

Pierre Valente

Mon Amour,
t'en souviens-tu ?



Du même auteur :

Tatou et autres récits, 2010

L'enfant exilé ou le récit d'une liberté volée, 2011

Pierre Valente

Mon Amour,
t'en souviens-tu ?

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8556-4

Dépôt légal : Mai 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

PROLOGUE

Qui ne sait quel empire exerce Cypris sur nous, mortels, et quel bonheur, mais aussi quelles souffrances la déesse de l'Amour nous donne en partage, et quelle vie serait la nôtre sans Lui ?

De cet empire de l'Amour, deux êtres, touchés par la grâce divine, comme quelques autres, se consumèrent, laissant d'eux sur Terre, en héritage, le souvenir de leurs folles amours.

LA LETTRE

A Mon Amour,

Il n'est point un seul jour, que Dieu m'accorde, où je ne pense à toi et mon cœur de toi ne se consume.

Pourquoi ces hautes montagnes enneigées, que la dorure au coucher du soleil rend encore plus mélancoliques, et pourtant si sublimes, et si chères à nos cœurs, ce lac sinistrement glacé, par le soir assombri, à la communion de notre âme et à notre amour éternel si propice, cette froide nature par nous deux tant aimée, incline-t-elle mon cœur à tant de douleur et à un hiver sans fin ?

Pourquoi, alors riches de nous-mêmes, dois-je, depuis vingt ans, supporter une solitude aussi accablante ?

Oh ! long et cruel silence ! que ne reçois-je de toi plus aucune lettre en réponse aux miennes ? Ton amour pour moi s'est-il éteint ? que ne me l'as-tu pas alors écrit ? ou veux-tu ne me blesser point par un sentiment de pudeur ? Tes lettres se sont-elles toutes égarées ? un sort jaloux s'acharne-t-il sur nous ?

Voici entre mes mains, que je tiens avec une religieuse vénération, telle une relique, ta dernière lettre d'il y a longtemps, que ma profonde douleur a

souillée de larmes, tant elle me brûle, et je pleure toujours. Son parfum subtile, et encore intense, qui m'enivre toujours, rend encore plus cruelle et insupportable ton absence. Mais avec cette senteur, tu es là, impalpable amour, avec moi, sur moi, autour de moi. Et ailleurs.

Par le miracle de ce doux parfum, je nous vois au temps de notre bonheur, au temps où nous répandions autour de nous la joie d'être ensemble, où notre bonheur rayonnant suscitait quelque jalouse envie chez les uns et le bonheur de nous voir heureux chez les autres.

T'en souviens-tu, c'était par un beau printemps, dans ta riante et verdoyante région d'Edimbourg, que par un heureux hasard une apparition vint à moi. C'était toi, toi mon amour, qui, tout entier, à ce moment-là, me subjuguas. Mais ton image se dissipa aussitôt, tel un ange qui apparaîtrait et disparaîtrait soudain.

Depuis ce jour du ciel béni, mon cœur par toi conquis, pour toi ne cessa de battre et te réclamait toujours.

Cette scène irréelle, je la vivais et la revivais à chaque instant du jour et de la nuit, je retournais au même endroit, mais cette apparition qui était toi, splendide créature, ne daignait pas m'élire comme son chevalier servant, comme son homme lige. Mais en étais-je seulement digne ? Mais un soir, alors que je cheminais, désespéré de te revoir jamais, dans la prairie, que la lune éclairait de son blanc halo, par endroits, deux silhouettes, dont les formes ressemblaient à une monture élancée et à un cavalier altier, à la chevelure éparse, ainsi en percevais-je la

forme, à quelque distance sombre de moi, tu réapparus au galop, fulgurante. Tel un astre, laissant derrière lui une traînée de poudre d'argent dans la nuit sombre.

Mon cœur, à ce moment-là, s'émut et te reconnut. Lui qui commençait à se tourmenter d'un amour désormais à jamais disparu, et à se laisser bientôt dépérir, se remit à espérer. Tu me dis alors que, ce soir-là, dans ta chevauchée vers ton château, tu aperçus bien l'homme que tu avais déjà vu, la première fois, mais par un orgueil bien féminin, et un caprice amoureux, tu ne voulus point t'arrêter. Mais tu me laissas un témoignage de ma re-connaissance.

Progressant dans la prairie en zone sombre, un objet blanc, non loin de moi, me mit en émoi. Etant tout près de celui-ci, je vis que c'était un foulard de soie, de riche parure. Un liseré d'or en ornait tout le pourtour, des lys et des initiales, aussi d'or, aux caractères médiévaux, disaient sa noblesse. Je le pris avec délicatesse extrême, tel un objet précieux, et le portai à la hauteur de mon nez pour le sentir. Un parfum divin, d'une rare subtilité, d'une précieuse essence, s'épandit en tout mon cœur. Ce parfum, ô trésor de ma vie, m'enivra tout entier de ton amour. Je mis alors ton foulard contre ma poitrine et je le pressais toujours aussi délicatement. Je ressentis un bonheur intense à son toucher, je frissonnais d'émotion et j'haletais de plaisir, de soupirs entrecoupés. Cette soie, ma chérie, c'était ta peau, laiteuse et douce, soyeuse et parfumée ! Ton merveilleux foulard, c'était ta peau sur ma peau – c'était bien une merveille ! –. C'était une sensation ineffable, charnelle, par tout mon cœur j'en étais

imprégné. Je m'étendis sur l'herbe, ton foulard contre moi, et je me laissai emporter en ton corps.

J'étais ainsi au sol, encore le lendemain matin, rêvant toute la nuit à ta beauté irréelle, quand je sentis le souffle chaud de ton cheval et son piaffement. J'ouvris alors les yeux peu à peu, encore dans la brume de mon sommeil et tu m'apparus. Rêvais-je ou était-ce une réalité ? je me le demande encore. Tu te dressais, silencieuse, devant moi, telle une statue d'une divine perfection, sculptée par Phidias, et tu me regardais, de ton doux regard bleu, avec une tendresse insondable et un sourire imperceptible. Comment te dire ? j'étais comme saisi à la fois de respect craintif et d'admiration par ton image miraculeuse. Je voulais me lever et ne pouvais point ; mes membres étaient comme paralysés par ton apparition, rendue encore plus impressionnante par ton rassurant silence. Mais soudain tes lèvres, au contour parfait et sensuel, se descellèrent, et laissèrent entendre, d'un ton doucereux, mais non sans une certaine malice, ces paroles exquises :

« Jeune étranger, qui ne me connaissez point, m'aimez-vous tant que vous passiez la nuit à m'attendre, et que vous pressiez mon foulard contre vous ? Sont-ce là des manières de vous approprier un bien personnel ? Mais je ne puis, pour vous remercier de l'avoir trouvé, que vous en faire don. Peut-être un jour, dans un doux rêve... A Dieu, cher Monsieur. »

Puis aussitôt tu disparus. Je fus par toi mille fois honoré et rendais mille fois grâce à Dieu. Je restai en extase un assez long temps devant de tels mots merveilleux.

Oui, insaisissable tu l'étais, âme de mon cœur, tel un beau rêve que l'on voudrait appréhender et garder, mais qui se dissipe, sitôt l'éveil venu.

Encore sous le charme de tes paroles et de tes traits sublimes, j'avais la sensation d'être transporté dans un univers féerique, où la magie rendait délicieuse la vie. Je demeurais ainsi encore quelque temps, avant que de me pouvoir lever et aller vers une nouvelle destinée.

Ton foulard enivrant me guidait inéluctablement vers toi. Nous nous revîmes ainsi sur la grève de notre lac. Notre journée s'annonçait magnifique. Il était matin. Le soleil, aux rayons agréables, moirait l'onde presque étale, que seuls une brise légère et le glissement des cygnes plissaient ici et là. Tu te promenais, fille sensuelle, pieds nus sur le sable fin, humecté de l'onde cristalline, d'un pas lent, levant légèrement la tête de gauche ou de droite, le visage et ta chevelure brillante caressés douillettement par la brise passagère. Tu humais le bonheur à pleines narines et tu susurrais : « Merci mon Dieu de tant de bonheur ».

Je marchais près de toi, timide et admiratif en même temps : tes paroles n'étaient point des paroles, mais un délicieux nectar. J'avais un profond désir de prendre ta main, mais, de peur de briser mon rêve d'être avec toi, je le réprimais. A chaque émotion que tu ressentais, qui s'accompagnait d'un frisson de bien-être, et que tu exprimais par des remerciements à la Nature environnante, je me contentais de dire timidement :

– Oui, Mademoiselle, la Nature est très belle, que de bonheur elle nous inspire. » Et toi, agréant de me répondre :

– Nous sommes donc deux à l’aimer, mais peut-être, Monsieur, me tiendrez-vous compagnie, tout près de ce chêne. Vous ne voyez pas d’inconvénient à vous asseoir au pied de celui-ci ? C’est là que sont mes affaires, dont un plaid douillet. Il y a aussi une collation suffisante pour deux personnes.

– Oui, oui, te fis-je, sur un ton hésitant. Vous croyez ? ne m’attendant pas à une telle proposition, moi indigne compagnon et convive.

– Cela est parfait. Nous ferons ainsi plus ample connaissance.

A ces paroles de toi inespérées, je fus saisi d’un grand émoi. Mon cœur se mit à battre encore plus fort, ma respiration devenait plus haletante, et une soudaine pâleur, accompagnée d’une faiblesse par tout mon corps, m’ôta toute mon énergie.

– Que vous arrive-t-il, Monsieur ? allez-vous bien ? Vous êtes tout à coup bien pâle et vous avez l’air de frissonner.

– Cela va aller, Mademoiselle, cela va aller. Un petit malaise passager, voilà tout.

– Venez ! allons nous asseoir.

Tu sentis bien, mon amour, que je te mentais. Mais tu fis comme si mon malaise fût physique. Une femme peut-elle ne s’en rendre compte point ? Tu me fis don d’un sourire, qui, pour moi, était une ébauche de promesse.

– Avez-vous déjà aimé, Monsieur ? me demandas-tu tout net.

Ta question, mon ange, pour le moins inattendue à ce moment-là, me jeta dans une grande confusion, mais peut-être allait-elle me donner assez de courage pour m'ouvrir à toi de mes sentiments. Je te répondis :

– Je... Non, à vrai dire... Non, je n'ai jamais aimé vraiment. Des amourettes sans lendemain. Et vous, Mademoiselle ?

– Moi, Monsieur ? Je ne crois plus à l'amour. Mais m'aimez-vous, Monsieur ? Pourquoi gardiez-vous mon foulard sur votre cœur ? Vous ne connaissez rien de moi, sinon une apparition, ou peut-être des apparitions fugaces.

– Mademoiselle, oserais-je vous confesser que mon cœur vers vous me transporte ? Vos apparitions, votre foulard, dont vous m'avez honoré, ont ému mon cœur vers vous. Je ne comprends pas ce qui m'arrive, mais j'éprouve des sentiments pour vous. Vous l'avez voulu, je vous mets mon cœur à nu : votre intuition de femme, votre foulard, que je tenais serré sur mon cœur, mon malaise, tout vous le proclame.

– Monsieur, me répondis-tu, vos sentiments pour moi m'honorent, mais, ainsi que je vous l'ai dit déjà, je ne crois plus à l'amour. Une confiance, Monsieur, n'en appelle point forcément une autre. Je suis une femme mariée et mon mari m'a trahie plusieurs fois. Mon Dieu ! les hommes et leurs boniments ! De grâce, ne vous méprenez point sur la signification de certains faits ou signes. Mon foulard s'est défait, et, chevauchant à vive allure, par le remous de l'air a été emporté. Le hasard a voulu qu'il tombât non loin de vous. Ainsi pour les apparitions, qui ne sont que pur incident.

– Madame, votre franchise vous honore et cette qualité ne fait qu’ajouter à la parure extérieure de votre personne. Combien d’autres qualités celez-vous en vous-même ? Se peut-il, Madame, qu’un homme puisse vous trahir ? Pour ma part, je ne le pourrais point. Certes, je vous connais peu, mais mon cœur me dit que vous êtes une personne exquise. Ne m’imputez point, Madame, je vous prie, un vice dont mon âme est dépourvue et ne saurait être entachée : je n’ai point cru un seul instant que eussiez fait exprès de laisser choir votre foulard. Cette pensée indigne de moi tacherait la noblesse de votre cœur.

Tout en te parlant, je te voyais sourire, de ce sourire qui révèle toute la grâce intérieure qui t’illumine, et dans lequel ma vanité me faisait percevoir le début de l’éclosion de quelque sentiment pour moi.

Pour toute réponse, Amour éternel, tu me fis :

– Voyez-vous cette barque amarrée là-bas ? Si nous allions faire un tour sur ce lac que j’aime tant, et côtoyer ces magnifiques cygnes blancs, dont on dit qu’ils ont un chant particulièrement harmonieux, quand ils sont près de mourir.

– Avec plaisir, Madame, te répondis-je, avec un sourire éloquent. Je serai votre nocher, ou vous, plutôt.

Nous nous rendîmes vers la barque en marchant, mais tu me dis alors :

– Et si nous courions ? J’aime courir et sentir la brise me caresser le visage.

Nous nous mîmes à courir et, tout en courant, je te regardais. Tu étais la grâce même en mouvement, et

on eût dit que tes pieds, légers comme l'air, effleuraient le sol. C'était un véritable délice de voir avec quelle harmonie ton corps évoluait, lorsque tu lançais ta jambe en avant et que tu semblais t'envoler, telle une colombe, dans les airs, et ainsi que ferait une danseuse étoile.

Nous nous retrouvâmes dans la barque, tu faillis même choir dans l'eau, en trébuchant, si je ne t'eusse retenue. Je fus contraint de te saisir par la taille, afin de t'empêcher de prendre un bain. Mon corps se trouva tout à coup contre le tien, malgré toi, malgré moi. Je fus soudain saisi d'un grand émoi, et ton regard souriant me gratifia alors d'un « merci » ému. Je te lâchai aussitôt, mais empli d'un grand sentiment de bonheur. Une sensation charnelle indicible me parcourut par tout mon corps au toucher du tien, dont le parfum subtil devenait à mes sens insupportable. Tu t'en rendis compte et me dis :

– Monsieur !

Je brûlais de te dire : « Je t'aime », mais me retenais, ne voulant point qu'une fausse note ne vînt rompre cette harmonie prometteuse d'un possible et futur commerce amoureux.

La barque glissait sur l'onde, manœuvrée de tes douces mains. Les rames effleuraient l'eau et n'effrayaient point les cygnes qui paraissaient nous faire cortège. Le paysage se déroulait lentement, au rythme de la cadence des rames. C'était un spectacle sublime, témoin de notre présence, comme il le sera de notre amour. De grandes montagnes verdoyantes pointaient leur fier sommet doré vers le dôme céleste, tout autour du lac. Une végétation luxuriante de